

LE VIEUX MENDIANT

La journée du carnaval s'était passée calme et terne à la Charité, vieille petite ville des bords de la Loire. Et les gens de l'endroit avaient attendu et espéré en vain des distractions inaccoutumées, des choses drôles pouvant, presque devant se produire.

Pourtant, comme le soir tombait, par la grand'route qui vient de Cosne, en suivant la rivière, on vit approcher lentement, péniblement, deux êtres, deux mendiants. L'un était très grand et très vieux. De longs cheveux blancs aux boucles jaunissantes lui flottaient aux épaules, et une barbe blanche, touffue, descendait de sa face blême sur sa poitrine. Il appuyait sa misère à un long bâton. Et son corps enveloppé de vagues haillons, se penchait vers la terre... L'autre était un enfant d'une dizaine d'années peut-être, au visage douloureux et résigné, et vêtu, lui aussi, de guenilles informes... Le vieux donnait la main au petit... Et, ensemble, d'un même pas d'épaves lamentables, ils avaient marché depuis le matin.

Ils s'en allaient, sans savoir où, par les grands chemins, vers les villages inhospitaliers et les villes d'où on les chassait. Et les jours, pour eux, se succédaient, ici ou là, dans la même misère jamais consolée... Ils mendiaient, ne vivant que de ce qu'on leur daignait donner. Et ils étaient de ceux qui vont... toujours... tels des précurseurs...

A leur arrivée au bout du pays, des gamins avaient crié :

— Eh !... des masques !...

Et ils les avaient suivis.

Eux avaient continué leur marche uniforme, sûrement indifférente...

Et d'autres gamins étaient accourus, et des hommes et des femmes... Et c'était maintenant sur les quais mornes, et dans le soir tombant, une bande qui méchamment hurlait après les malheureux... Et leur silence obstiné, et leur dédain fouettaient la rage de cette foule...

Le petit garçon n'avait pas quitté la main du vieillard... Et ils marchaient...

Au pont, ils s'étaient arrêtés quelques secondes, comme se demandant s'il fallait prendre à gauche, entrer dans la ville par la grand'rue tortueuse... Puis ils avaient continué tout droit, dévalant par les quais, sur la route dure...

Il faisait plus noir et plus froid...

Et la vociférante clameur s'enflait sans cesse autour d'eux, devenait menaçante.

— A la chien... lit... it... it...

— C'est le Juif-Errant !...

— Ils sont connus !...

— Ils sont de Mesves !...

Des gens croyaient réellement que c'étaient des masques...

Et les deux silencieux allaient, stoïques...

Quelqu'un glapit :

— A l'eau !... à l'eau !

Une femme ramassa une pierre, la jeta. Elle atteignit l'enfant au pied. Alors le vieillard se retourna contre la foule méchante, bâton prêt, attendant. Et lâche, la foule s'écarta sous le geste imposant.

Et les pierres, de plus loin, tombèrent plus nombreuses...

Cependant, les deux mendiants étaient arrivés devant une terrasse, au bas d'un grand jardin. Et sur la terrasse, au-dessus du mur séparant ce jardin du quai, des jeunes filles, cinq ou six regardaient de tous leurs yeux, riaient de tous leurs rires... Leurs robes claires, aux couleurs voyantes, mettaient des notes encore gaies dans tout ce gris crépusculaire... Et leurs rires sonnaient et couraient en cristallines envolées, à travers la tristesse du grand jardin...

Le vieillard et l'enfant levèrent vers la terrasse joyeuse leurs regards pleins d'une immense imploration et d'une prière infinie.

Les jeunes filles s'étonnèrent... se consultèrent... échangèrent des avis unanimes... On ne pouvait pourtant pas les faire entrer, ces mendiants... A quoi pensaient-ils ?... Il fallait les laisser s'arranger... des pouilleux pareils... des guenilleux...

Mais l'une d'elles s'émut de ce regard du vieillard qui persistait à l'implorer si dolement... et son cœur eut pitié. C'était la plus belle. Une blonde quasi rousse, à l'opulente chevelure ensoleillée, au visage fait d'un épanouissement de lis et de roses. Et c'était elle dont les parents habitaient la maison, derrière le jardin planté de vieux arbres...

La foule hurlait... Et le vieillard suppliait...

Un instant, elle hésita... Puis, quatre à quatre, elle descendit l'escalier étroit de la terrasse aux marches moussues d'humide verdure... Elle entr'ouvrit une petite porte qui donnait sur le quai, puis s'adressant aux mendiants, impérative :

— Venez !... vite !...

Ils entrèrent.

Et la porte retomba lourdement sur la clameur de la foule stupéfiée.

* * *

Une heure plus tard.

Il était nuit. La grand'route s'enfonçait dans le noir. De vagues étoiles attachaient au ciel leurs mouvantes luminosités. La bruyante cohue s'était dispersée, lasse d'attendre devant le jardin où plus rien ne bougeait... Et dans le vaste silence, la Loire seule chantait sous le vieux pont au dos voûté, son éternelle et mélancolique chanson...

La petite porte au-dessous de la terrasse se rouvrit pour les deux mendiants que guidait la jeune fille, leur ange tutélaire...

... Elle les avait fait entrer dans la cuisine.

Et devant la haute cheminée, où dansaient joliment les flammes, tout heureux, ils s'étaient chauffés longuement, trouvant un immense bien-être à cette quiétude et à cette chaleur qui détendaient et reposaient leurs membres fatigués et endoloris... Elle les avait fait manger, s'ingéniant à les servir elle-même de ses menues mains blanches, s'empressant à les combler... Et les autres jeunes filles étaient demeurées bouches bées à contempler cette scène, à admirer d'une admiration surprise leur amie se faisant la servante de ces humbles.

Puis, le vieillard avait voulu partir, redevenant soudain songeur, comme s'il s'était rappelé des choses... En vain on leur avait offert un gîte pour la nuit... Le vieux avait dit non...

Et la jeune fille, miséricordieuse, les accompagnait jusqu'à la petite porte sur le quai...

Le vieillard regarda profondément dans la nuit où se perdait la route... Et gravement, posément, courbant en deux sa haute taille, il prit de ses deux mains tremblantes, la main droite de la jeune fille et la baisa, d'un long baiser, où il mit toute la ferveur de sa reconnaissance...

Et de leur même pas las et traînant, le vieux mendiant et l'enfant s'enfoncèrent dans le noir.

Et la nuit derrière eux se referma.

* * *

Ce soir-là, la jeune fille au cœur compatissant s'endormit en songeant au pauvre vieux et au petit...

Et elle eut dans son sommeil un rêve étrange.

Au milieu d'une gloire d'un insoutenable éclat quelqu'un s'approcha de son lit... Et elle reconnut, mi-effrayée, mi-ravie, le vieux mendiant. C'était bien lui, mais transfiguré, suprêmement beau. Et sa face était si lumineuse qu'on pouvait à peine la regarder... Et des anges l'entouraient et le cortégeaient, respectueux et adorants... Et elle comprit que ce vieux mendiant était le Bon Dieu, le Père Éternel, tel que le représentent les belles images...

La jeune fille eût bien voulu se lever pour se mettre à genoux... Mais une douce puissance l'immobilisait et la retenait dans son extase...

Et comme sa main droite, la mignonne main donneuse d'aumône, reposait hors du lit, à peine plus rose sur la blancheur des draps, le vieux mendiant, qui était le Bon Dieu, prit cette main et, s'inclinant, il la baisa d'un long baiser... le même baiser... Alors, elle se réveilla.

GÉO. BOWNOR.

CANOVAS DEL CASTILLO

M. Canovas del Castillo, président du Conseil des ministres et chef du parti conservateur espagnol, vient d'être assassiné par un anarchiste italien, à Santa-Agueda, où il prenait les eaux.

Dimanche, le 8 août dernier, il se rendait à la salle à manger de l'établissement, et traversait une galerie, lorsqu'un individu surgit brusquement devant lui, et, à quelques pas de distance, lui tira trois coups de revolver. Atteint à la tête et dans la région du cœur, il succombait, malgré des soins empressés, entre les bras de sa femme, après une heure et demie d'agonie.

La nouvelle de cet attentat a produit une profonde émotion en Espagne et provoqué chez toutes les nations des sentiments de douloureuse sympathie.



M. Canovas del Castillo n'était pas seulement un des hommes d'Etat les plus considérables de notre époque. Orateur remarquable, érudit lettré, écrivain de talent, il faisait partie de l'Académie royale espagnole et de l'Académie d'histoire.

Partisan du suffrage universel, soucieux de concilier avec les principes monarchiques les idées libérales dont il était imbu, M. Canovas jouissait de l'estime de ses adversaires eux-mêmes, et le plus éminent d'entre eux, M. Emile Castelar, chef du parti républicain, a été des premiers à rendre justice à sa mémoire en apprenant sa mort tragique.

M. Canovas del Castillo était né à Madaga, en 1830.

SUR LA PLAGER



— J'y avais dit, à votre belle-maman : L'endroit est dangereux ! Elle y est restée.

— Si c'est pour longtemps, je plains la mer qui l'a gardée dans son sein.